

**IAN MANOOK**

**KRUMMAVÍSUR**

Flammarion >  
Québec

COUVERTURE

Conception graphique : Studio Flammarion

Illustration : © RyanLadbrook, malerapaso / iStock

INTÉRIEUR

Mise en pages : Nord Compo

© Flammarion, 2024

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024,  
pour l'édition canadienne

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-203-4

ISBN (PDF) : 978-2-89811-204-1

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-205-8

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2024

Imprimé au Canada

[flammarionquebec.com](http://flammarionquebec.com)

*À Charlie Brown encore  
À Françoise toujours  
À moi !*

*Le corbeau s'est endormi dans une fissure  
Dans la nuit noire et sa froidure  
Le corbeau s'est endormi dans une crevasse  
En attendant qu'hiver se passe  
Tant de choses peuvent le blesser  
Tant de choses...*

*Krummavísur  
Jón Thoroddsen*



1995

... hurle plus fort qu'eux.

Le petit avion lutte contre la tempête. Il se cogne aux bourrasques qui le chahutent. Des vents retors et givrés cherchent à le plaquer pour le déchiqueter sur les séracs acérés. Ils survolent le Vatnajökull, un mauvais géant. Le plus grand glacier d'Islande. Un dôme nacré et soyeux quand le ciel est bleu, mais un monstre sinistre hérissé d'armures de glace mortelle par temps de brouillard. Et pire encore sous la tempête. Sous un dais de nuages, ils rasant un des doigts que le Vatna force jusqu'à la mer furieuse entre les derniers contreforts des montagnes qu'il érode depuis des millénaires. Celui qui se glisse jusqu'à la lagune de Jökulsárlón, où ses blocs de banquise se disloquent et se dispersent en icebergs.

L'avion est robuste. Un de Havilland Beaver. Un trapu, un costaud. Solide. La jeep des airs, comme disent les pilotes de brousse ou d'Alaska pour se rassurer quand ça chahute. Mais il n'en resterait pas grand-chose si l'ouragan boréal le rabattait sur le glacier. Autant de pics et de glaives tranchants qui lacéreraient le ventre de sa carlingue avant de lui briser les roues pour qu'il trébuche et bascule queue par-dessus tête et se fracasse à l'envers. Le vent est de nord-nord-est. Le pire. À cent vingt kilomètres-heure, il souffle par leur travers un poudrin qui givre et alourdit

la carlingue. Soixante kilomètres encore pour rejoindre leur troisième étape, l'aérodrome de Höfn sur la côte de sable noir. Sans aucune certitude de pouvoir s'y poser.

Dans la furie des vents qui hurlent et du grésil qui abrase le cockpit à l'extérieur, ils n'entendent pas le moteur tousser. Ils le devinent. Un battement en moins. Une extrasystole. Ils l'encaissent avec la surprise et la peur d'un challenger qui redoute un crochet au foie sur un ring.

— C'était quoi, ça ? s'inquiète le passager.

Le pilote vérifie tous ses cadrans et répond d'une voix si calme qu'elle le panique.

— Rien de bon...

— C'est-à-dire ?

— Ça ne va pas le faire. Il faut nous poser...

Le passager n'ose même pas demander où. Et encore moins comment. Tout, autour d'eux, n'est qu'un terrifiant chaos. Violent et mouvant au-dessus, immobile et fracassé en dessous. Le pilote vire au-delà de la lagune, vers l'océan ourlé de déferlantes qui se frangent de longues écumes affolées sous le vent rasant.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— La mer est déchaînée, la lagune est encombrée d'icebergs. Les montagnes, tu oublies, il ne reste que le glacier. Je vais revenir depuis la mer, face au vent, et nous poser dessus.

— Tu veux atterrir sur ce truc balaféré de fissures et hérissé de séracs ? Il n'y a même pas dix mètres de plat entre deux crevasses.

— C'est exactement ça, répond le pilote, il faut que je me pose en moins de dix mètres...

Sa voix, toujours aussi calme, rassure d'abord le passager. Un peu. Mais la sueur qu'il devine dans sa nuque,

malgré le froid glacial dans la cabine, brise aussitôt tout espoir.

— C'est une folie. Qui pourrait réussir un truc comme ça ?

— Un seul type le fait mieux que moi. Un certain Bobby, en Alaska. Il a posé son Piper Super Cub sur six mètres cinquante.

— Et toi ?

— Mon record est de huit mètres quarante avec le même Beaver que ça. Mais c'était en été et par beau temps...

— Seigneur Dieu !

Il passe à son poignet la menotte reliée à la mallette qu'il tire de sous le siège.

— Ce machin-là ne va pas vraiment t'aider à t'en tirer si tu dois évacuer en catastrophe.

— C'est le job. C'est la raison pour laquelle nous nous retrouvons dans ce merdier.

— Qu'est-ce qu'il contient pour valoir le prix de nos deux vies, ton baise-en-ville ?

— Tu n'as pas à le savoir. Comment tu vas t'y prendre pour nous sortir de là vivants ?

— Tu n'as pas à le savoir...

La suite n'est qu'une succession d'instantanés de terreur à l'état pur. Le Beaver remonte vers le glacier en frôlant l'océan furieux et les icebergs de la lagune. Le vent de face est d'une violence inouïe. Plusieurs fois, ils ont l'impression qu'il les stoppe net dans les airs. Quand ils approchent du glacier, l'avion s'obstine, buté comme un bélier, à foncer contre le front de glace. Au dernier moment, malgré les bourrasques qui s'acharnent, le pilote le redresse pour frôler la surface, quelques mètres à peine au-dessus du glacier. En dessous, les lignes de fracture défilent. Dans un indescriptible chaos, elles fendent et

entaillent la langue de glace sur plusieurs centaines de mètres, jusqu'à ce qu'elle quitte le socle de la montagne pour flotter sur les eaux de la lagune. Dans le grand blanc qui les aveugle, le passager se blesse les yeux à chercher la moindre surface où se poser. Pas même plate. Juste une dizaine de mètres entre deux failles. Le pilote, lui, ne dit rien. Sa décision est déjà prise et il maintient l'avion à la limite du décrochage. Il joue sur sa vitesse minimum, contrecarrée par celle du vent de face, sur les volets qu'il incline au fur et à mesure, sur le nez de son appareil qu'il redresse de plus en plus.

Le cœur du passager trébuche dans sa poitrine quand il comprend la manœuvre. Cabrer l'avion face à la tempête et le laisser décrocher quand il sera le plus près possible du sol, à une vitesse proche de zéro, en jouant sur le vent contraire. Abaisser les volets à quarante degrés et chuter à la verticale sans laisser le temps au Beaver de piquer du nez. Et tirer les freins. Au cœur d'un ouragan boréal. Dans un tumulte de neige et de vents. Secoués par un blizzard furieux. Sur une croûte de glace froissée et creusée de pièges.

Le Beaver est à l'arrêt dans les airs, à deux mètres au-dessus d'une vertigineuse crevasse, ballotté par les bourrasques comme un cerf-volant dans un ouragan. L'abîme pourrait les engloutir tout entier, corps, âmes et machine. Mais dans un équilibre suspendu précaire et suicidaire, le pilote joue du vent contraire et cabre l'avion pour progresser au ralenti, mètre par mètre. Quand il force le décrochage, le Beaver se laisse tomber sur la glace. Malgré ses larges pneus sous-gonflés, le choc est brutal et l'avion pique du nez quand le pilote tire sur le frein. Ils s'arrêtent à deux mètres à peine de la prochaine crevasse et la tem-



pête, folle furieuse de voir sa proie lui échapper, redouble de violence.

Dans le cockpit, l'homme à la mallette comprend, à le voir étonné et sidéré, que le pilote lui-même ne croyait pas en leurs chances. Ils restent quelques instants à ne rien dire, tétanisés par la peur qu'ils dominent à peine, quand un coup de boutoir les ramène à la réalité. Le vent, fort de son élan sur des dizaines de kilomètres de glace, lance sur eux des bourrasques qui ébranlent l'appareil. Le pilote est le premier à comprendre le nouveau danger qui les menace. Malgré les freins serrés à bloc, les assauts de la tempête repoussent l'avion. Inexorablement, les roues fixes glissent sur la glace.

— Foutons le camp !

Le pilote ouvre sa portière et saute du cockpit, tandis que l'appareil part en arrière et prend de la vitesse. Il chute lourdement sur une glace plus dure que du marbre. Quand il cherche à se relever, une douleur irradie sa hanche. Il se redresse quand même et s'accroche à la poignée d'une trappe sur le côté de la carlingue. Récupérer son bagage, la trousse de survie... mais le vent se joue de l'avion maintenant et le pousse comme une luge vers la profonde crevasse qu'ils survolaient, immobiles en l'air, quelques minutes plus tôt. Le pilote ne maîtrise plus rien et l'appareil l'entraîne. Il ne peut même plus s'en écarter. La roue ou le montant de soutien des ailes du Beaver vont l'entraîner dans sa chute. Alors, il plonge sous le ventre de l'avion qui glisse par-dessus lui, se retourne sur le dos, et regarde avec horreur la carlingue basculer en arrière et disparaître dans la crevasse.

Et maintenant, il est seul sur la glace du Vatnajökull, en pleine tempête boréale, le visage et les mains abrasés par des vents à moins dix degrés, le corps transi et la

hanche en feu, sans aucun secours, sans matériel de survie.  
Sans espoir.

— Ça va ?

Le passager est assis vingt mètres plus loin, le cul sur la glace, la mallette menottée à son poignet. Le pilote le devine à travers des tourbillons de limaille de neige.

— Je pensais que tu n'avais pas eu le temps de sauter. Je te croyais mort broyé dans le Beaver au fond de la crevasse.

Ils parlent en criant pour s'entendre malgré le vent.

— Je n'ai pas le droit de mourir avant d'avoir livré ça au Danemark, hurle l'homme à la mallette dans un rire hystérique.

Le contrecoup de la peur. Le pilote s'est déjà posé plusieurs fois en catastrophe. Il connaît cette réaction-là. Ce rire de soulagement après avoir échappé à la mort. Cette décompression. Un rire incrédule, incontrôlable, qui se transforme en bravade. En pied de nez au destin, un zygomatique d'honneur. Ce rire qui ne se réjouit que de la survie immédiate et inattendue, sans rien imaginer des malheurs à venir.

— Il faut nous protéger du vent, crie le pilote, réfugions-nous dans les moraines sur les bords du glacier et construisons un muret de pierres pour nous abriter.

— La montagne est plus proche de mon côté. Viens me rejoindre.

— Je ne peux pas. Je me suis blessé. Ma hanche...

— D'accord, j'arrive.

Le pilote lui hurle de ne surtout pas se lever. Trop tard. À peine debout, un coup de vent percute l'homme à la mallette comme un bus dans son couloir. Il titube sous le choc et s'arc-boute pour résister à la bourrasque, mais en vain. Il glisse d'abord sur ses pieds de quelques pas

en arrière, cherche à se retenir dans le vide, gêné par sa mallette, et finit par perdre l'équilibre et trébucher à reculer vers la crevasse. Le pilote surmonte sa douleur et parcourt en boitant les vingt mètres qui les séparent. Au prix d'un effort et d'une douleur qui lui torsadent le visage, il se jette dans les jambes de l'homme à la mallette pour le plaquer au sol. Mais ils offrent à deux plus de prise au vent furieux. La tempête enrage de leur audace à lui résister. Elle s'acharne sur eux. Dans des élans fulgurants, elle les pousse et ils glissent inexorablement vers le bord de la crevasse, accrochés l'un à l'autre. Ils s'arrachent les ongles à vouloir les planter dans la glace comme des crampons. Mais rien ne les retient et ils n'y laissent que des traces de sang. Chacun de leurs mouvements désespérés accélère leur glissade. L'homme à la mallette hurle le premier. Le pilote l'imité quand il comprend à son tour. Au loin, il devine le tourbillon qui leur donnera le coup de grâce. Une tornade de poudrin qui piétine, comme un taureau de neige, puis se rue sur eux dans un grand galop blanc.

Quand ils basculent dans les entrailles grises du glacier, le vent qui les pousse hurle plus fort qu'eux.

2002

... savoir qui est ce type.

Du ciel laqué, quelques nuages rapides et cotonneux courent leurs ombres sur les névés. Selon la lumière, la glace se moire en surface d'un miroir nacré, ou se creuse d'un bleu cristallin dans la moindre anfractuosité. Quelquefois, entre les séracs, elle se translucide d'émeraude. Les deux hommes progressent, encordés l'un à l'autre, à la recherche de la bonne faille. Le second de cordée cherche à lire dans la glace l'histoire des éruptions de l'Hekla, le volcan le plus actif d'Islande. Vingt éruptions depuis le IX<sup>e</sup> siècle. Autant peut-être avant. En mille ans, ce volcan au doux nom islandais de « capuchon », mais connu aussi comme la porte de l'Enfer ou la prison de Judas, a recraché sur l'île plus de huit kilomètres cubes de magma.

L'homme de tête s'en moque un peu. Il connaît ces volcans sournois en général et l'Hekla en particulier. Au cours des trois dernières éruptions, l'Hekla n'a donné de signes avant-coureurs que moins d'une heure avant de vomir son magma, piégeant par surprise randonneurs et habitants. Mais l'Hekla trône plus de cent cinquante kilomètres à l'ouest du glacier sur lequel ils se trouvent et l'homme se sait à l'abri. Tout ce que veut le client qu'il guide, c'est retrouver des traces des tapis de cendres retombés sur la glace à l'époque. Si ça l'amuse !

— L'Hekla est d'une morphologie très intéressante, crie le client derrière lui d'une voix essoufflée. C'est à la fois une faille éruptive et un stratovolcan. C'est en fait la succession de ses éruptions qui le construit et le renforce au fur et à mesure.

Oui, c'est ça, pense le guide. Garde ton souffle, idiot, nous ne sommes pas encore rendus. C'est la troisième crevasse qu'ils abordent, et il ne comprend pas les critères qui décident son client à conclure que ce n'est toujours pas la bonne.

— Tu sais, si l'Islande compte près de cent trente volcans actifs, un dixième de tous les téphras rejetés au cours du dernier millénaire l'a été par le seul fait de l'Hekla.

Et toi, tu sais que si tu continues à me bassiner avec ta science au lieu de te décider à choisir ta faille, tu pourrais bien terminer cette course en solo sans personne pour t'assurer ?

— Et tu sais pourquoi on appelle l'Hekla la porte de l'Enfer ?

Bien sûr que je le sais, Ducon, je suis d'ici. Je suis Islandais. Je vis sur cette pétaudière, le nez au vent et les pieds dans la braise depuis toujours. Pour qui me prends-tu ?

— ... C'est parce que lors de l'éruption de 1341, des milliers d'oiseaux désorientés ont survolé le cratère et se sont enflammés en plein vol pour tomber dans la lave.

Et patati, et patata, et les témoins ont cru à des âmes maudites tombant en enfer. Oui, je sais, je connais la légende.

— ... Et les témoins ont cru à des âmes maudites tombant en enfer.

Il voudrait lui expliquer qu'avant même une éruption ou un tremblement de terre, les animaux l'anticipent bien mieux que les hommes et s'éloignent. Les chevaux partent

dans un galop nerveux, les moutons se dispersent en panique, et les oiseaux se réfugient au-dessus de la mer. Mais l'autre serait encore capable d'en tirer un couplet sur le tölt et l'amble volant des chevaux islandais, ou sur le fait que le macareux moine nage sous l'eau en s'aidant de ses courtes ailes et non de ses pattes palmées.

C'est l'Islande. Un nuage ventru comme un édredon étouffe le soleil. Tout se fige aussitôt et l'homme se tait, surpris par le froid soudain. Le paysage tout entier s'éteint en noir et blanc.

— Il faudrait penser à trouver votre faille, professeur, avant que l'hiver nous tombe sur le dos.

— En mai ?

— L'Islande est le genre de pays où on peut profiter des quatre saisons dans la même journée, professeur...

L'autre en rit, pas le guide qui voit s'accumuler des nuages de sud-ouest à l'horizon. Ceux qui se sont chargés de pluie à suivre les eaux chaudes du Gulf Stream en remontant l'Atlantique Nord.

— Examinons encore celle-là, dit le professeur en désignant de son bâton de marche une large fracture à vingt mètres devant eux. Si elle ne donne rien, nous reviendrons demain.

Le guide l'avait vue, pourquoi les aurait-il amenés dans cette direction, sinon ? Il est fatigué de ce job qui le pousse à exagérer chaque faux danger pour flatter le client, et en courir de vrais à cause de leurs imprudences. À bientôt trente ans, il a, comme chaque Islandais, mille projets en tête pour son avenir, mais aucun ne consiste à crapahuter encore longtemps sur une croûte de glace de cent mètres d'épaisseur pour donner des poussées d'adrénaline à des quidams sans intérêt. Si ce n'est qu'ils paient la course. Cher.

C'est une belle crevasse. Sûr qu'elle va plaire au professeur. Cinq à six mètres de large à la surface. Profonde et bleue. Dessous, le ventre du glacier doit buter sur un verrou et se tordre. Le guide s'avance avec prudence, retenant l'impatience du professeur d'un geste autoritaire. Mais l'autre n'est plus le même. Il a trouvé sa faille. Large. Béante. Profonde de plusieurs dizaines de mètres. Plus peut-être. Il sort de son sac tout son équipement qu'il aligne devant lui et se harnache déjà.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je dois vérifier si c'est bien la bonne.

Il va fixer des sécurités dans la glace et descendre sur quelques mètres pour inspecter les parois. Il l'a déjà fait. C'est son métier. Sa passion. Il est descendu dans les entrailles gelées du Lambert en Antarctique, dans celles de l'Aletsch en Suisse, du Malaspina en Alaska, de l'Austfonna dans l'archipel norvégien du Svalbard. Le guide est saisi par la métamorphose du bonhomme. De petit professeur court sur pattes qui s'essouffait à trop parler, il est devenu un montagnard trapu, solide, robuste, qui se prépare avec gourmandise à se coltiner au monstre de glace.

— Et comment saurez-vous si c'est la bonne ?

Le professeur lui répond sans le regarder, occupé à vérifier chaque sangle, chaque mousqueton, chaque nœud de son harnais.

— À chaque éruption, des nuages de cendres retombent sur l'île. Quand une nouvelle neige les recouvre et se compresse en glace, le glacier en garde une strie dans sa transparence. Si on fore dans un glacier et qu'on en extrait une carotte d'échantillonnage, on peut voir la trace de chaque éruption des mille dernières années au moins.

— Et vous allez vérifier jusqu'à quelle profondeur ? Je n'ai que quarante mètres de corde.

— Si je peux voir la ligne de cendres de l'éruption de février 2000, je descendrai voir si je trouve des traces de celle de janvier 1991. Et peut-être même jusqu'à celle d'août 1981.

— Mais d'autres volcans que l'Hekla sont entrés en éruption depuis 1981, non ? Et même après janvier 2000.

— Bien sûr, répond le professeur gourmand de son savoir : le fameux Eyjafjallajökull qui a bloqué la moitié du monde en 2010. Puis Grímsvötn en 2011, Bárðarbunga en 2014 et Fagradalsfjall en 2021.

— Alors, comment différencier leurs traces de celles de l'Hekla ?

— Je vais compter le nombre de lignes de cendres. Si j'en ai au moins cinq, c'est que la cinquième est celle de l'éruption de l'Hekla en janvier 2000. Après, c'est plus facile, je n'aurai qu'à prendre en compte l'éruption du Krafla en 1984 et c'est tout...

— Oui, bon, eh bien ne traînons pas trop. Je ne veux pas rester des heures à vous assurer avec la pluie ou la neige qui s'amoncelle à l'horizon.

Le professeur ne répond pas. Après une dernière vérification, il se laisse glisser dans la crevasse. Il s'est équipé d'un piolet et de crampons de pointe et maîtrise sa descente en les plantant dans la paroi quand il veut observer la glace de plus près. Dix minutes plus tard, un cri de joie résonne dans la faille.

— Je l'ai ! 2000 ! Elle est magnifique ! Je pousse jusqu'à 1991.

Le guide lève les yeux au ciel et laisse filer la corde qui assure le professeur en cas de problème. Dans la crevasse, ce dernier allume sa lampe frontale. L'atmosphère



change aussitôt. Il est dans une chapelle de glace. Les murs translucides absorbent et renvoient la lumière en même temps. Quand il découvre la ligne de cendres, il prévient aussitôt le guide.

— J'ai 1991 aussi !

— Remontez, alors.

— Non, je me repose deux secondes et je tente 1981...

Le professeur plante ses crampons dans la glace et admire la beauté de cette cavité aux murs opalescents. Quand il penche la tête pour vérifier sa profondeur, la faille plonge sous ses pieds jusqu'au socle du glacier. Trop profonde pour que sa lampe éclaire jusqu'en bas. C'est en relevant la tête qu'il aperçoit, à quelques mètres sur sa droite, une large corniche de glace que le faisceau de sa frontale allume d'étranges reflets.

Quelque chose est pris dedans.

Il prévient le guide qu'il va essayer de l'atteindre par un mouvement de pendule. En s'aidant de ses crampons de pointe et de son piolet, il remonte vers la gauche avant de se laisser basculer vers la droite au bout de sa corde. Après quelques élans supplémentaires qui arrachent des bordées de jurons au guide, là-haut, il arrive à prendre pied sur la corniche. Quand il y plante son piolet pour s'y maintenir, ce qu'il voit lui provoque un cri de terreur. Il lâche prise et bascule dans le vide en tournoyant au bout de sa corde. La lampe affole d'ombres furieuses la cathédrale de glace.

— Mais qu'est-ce que vous fichez ? hurle le guide depuis le rebord de la crevasse, les crampons plantés dans la glace et les muscles noués. Vous allez finir par m'entraîner avec vous dans ce foutu caveau !

— Il faut que tu descendes.

— Quoi ? Vous êtes blessé ? Vous avez besoin d'aide ?

— Descends, je te dis !

Le guide est furieux. Il n'aime pas ça. Il n'a jamais aimé ça. Descendre dans le ventre du monstre. Avec ses craquements de glace comme des coups de tonnerre, ses rivières souterraines, ses *jökulblaup* qui purgent des lacs glaciaires dans des effondrements d'eau glacée... Il plante ses propres points d'ancrage au plus profond dans la glace, y passe ses cordes de rappel et s'équipe.

— Descends quatre mètres plus à gauche que moi. Ça te mènera directement sur une corniche. C'est là que ça se passe.

— C'est là qu'il se passe quoi ?

— Dépêche-toi et tu verras !

— Eh bien vous, restez calme, parce que vous n'avez plus personne là-haut pour vous assurer.

— Toi non plus, je te ferai remarquer.

Le guide ne répond pas et se laisse glisser dans la crevasse, bougonnant des jurons contre tous les professeurs du monde. Ceux des écoles comme ceux des collègues, ceux des universités, les émérites et les *honoris causa*, tous ! Quand il se penche, il l'aperçoit dans la lumière de sa frontale, sur la corniche. Il ne comprend pas tout de suite pourquoi il reste planté là sans bouger, le dos plaqué à la paroi. Le vertige, peut-être. Mais comme le professeur garde ses yeux plantés à ses pieds, le guide suit son regard et...

— Seigneur Dieu !

Ce n'est pas par peur du vide que l'autre fou reste le dos à la paroi, c'est pour ne pas marcher sur le visage de l'homme pris dans la glace de la corniche. À ses pieds. Un insecte dans le verre d'un presse-papiers.

— Je ne l'ai pas fait exprès, se lamente le professeur dès que le guide pose le pied sur la corniche.

— Quoi ? s'inquiète le guide sans quitter des yeux le corps. Qu'est-ce que vous n'avez pas fait exprès ?

— Le coup de piolet dans sa main, je ne l'ai pas fait exprès. Je ne l'avais pas vu. Je voulais juste m'accrocher pour me hisser sur la corniche et...

Le guide ne répond pas. Il observe le corps dans sa gangue translucide. Bien trop profond pour qu'un simple coup de piolet l'ait atteint. Puis il remarque les menottes au poignet du cadavre et la mallette à laquelle elles sont attachées.

— C'est quoi, ça ?

Il prend son piolet et creuse la glace.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? panique le professeur.

Autour d'eux, le mouvement de leurs lampes frontales chavire l'ombre bleue des parois. Tout devient plus sinistre avec ce mort dans la glace. Plus menaçant. Ce n'est plus une cathédrale, c'est une chapelle. Ardente.

— Nous ne pourrons jamais dégager le corps, mais si nous récupérons la mallette, nous pourrons peut-être savoir qui est ce type.

# I

## Tous les trois...

Ils ne sont que deux points de couleur sur la lagune d'acier, à cent mètres à peine de la muraille du glacier. Ils semblent flotter à même l'eau métallique, tant la couleur de leur barque en aluminium se fond dans le reflet argenté du ciel. L'enfant, debout dans la barque, engoncé dans son gilet de sauvetage rouge, la nuque cassée en arrière, fixe le rempart de glace qui se dresse devant lui. Plus de trente mètres. Un château démoniaque. Une forteresse congelée. L'ancre d'un troll. Le gamin cherche à l'aveugle la main de son père et la serre. Il n'ose pas quitter des yeux le Breiðamerkurjökull, barrage de glace tapi à trois kilomètres de la mer, en travers de la lagune. Hérissé de pics blafards, balafré de crevasses grises, ses créneaux dentelés se teintant imperceptiblement d'une transparence bleutée dans la pénombre du petit matin blême. À cent mètres à peine de leur barque. Avec, derrière, les montagnes de glace à venir du Vatnajökull géant.

Le père, dans son gilet de sauvetage jaune, maintient la bonne distance à l'aide du moteur. Mais il surveille surtout, dans leur dos, l'entrée de la lagune et ses rives, le plus loin possible, du côté de la mer. Il guette le mascaret. Ce courant contraire qui ne devrait pas tarder à remonter

l'eau en frisant la rive d'un long bourrelet de remous. L'enfant a un peu peur. Son père lui a parlé de tsunami et il a dans les yeux des images terrifiantes vues à la télévision. Des pays dévastés par des raz-de-marée et des enfants séparés de leurs parents qui courent et sont rattrapés par des monstres d'écume qui les avalent. Mais son père lui a expliqué que ça se passe dans d'autres pays. Pas chez eux, en Islande. Et que cette vague qu'ils attendent aura parcouru tant de milliers de kilomètres depuis la secousse qui l'a créée qu'elle ne lui arriverait même pas aux genoux s'ils étaient sur la plage. L'enfant, même s'il n'est pas rassuré, croit son père. Qui dit que le glacier ne racle pas le fond de la lagune. Que son front, sa langue comme on dit, flotte sur un lac profond de deux cent cinquante mètres. Et que cette toute petite vague suffira à le soulever tout entier de quelques centimètres peut-être. Et à le briser. Un peu. Par-ci, par-là. Et qu'avec le jour qui se lève, ils pourront voir des pans entiers se fendre et glisser dans la lagune à la lumière dorée du matin. Le père a promis à l'enfant un spectacle grandiose. Alors ils attendent.

— Là ! crie soudain l'enfant.

La tête lisse et luisante d'un phoque moustachu pointe hors de l'eau. Il reste en suspens, ses yeux ronds étonnés, le dos au glacier, à dix mètres à peine de la barque.

— Encore un ! jubile le gamin.

Un autre phoque. Exactement le même. Dans la même position.

— Un autre encore !

Comme des ludions, apparaissent à la surface de l'eau des têtes de phoques par dizaines, toutes tournées dans la même direction. L'homme, qui connaît bien la lagune et sa faune, n'en a jamais vu autant en même temps. Un

spectacle irréel dans le jour naissant. Angoissant aussi. Tous ces crânes chauves aux yeux tristes, tout autour d'eux, et qui ne les regardent pas. Le gamin est aux anges. Pas le père. Il s'inquiète de ce que les phoques regardent. Mais comme il va se retourner, tous les animaux plongent dans le même mouvement et disparaissent. Le garçon lâche la main de son père pour applaudir. Et c'est à ce moment que passe la vague. Imperceptible, si ce n'était ce petit remous qui glisse sous eux et court aussitôt devant jusqu'au glacier. Le reste d'un frottement tectonique à des milliers de kilomètres au beau milieu de l'océan. La fin d'une onde de choc née d'un mouvement dans la dorsale médio-atlantique. La barque ne fait que se soulever. Elle ne redescend pas. C'est ce qui fait la puissance de ce genre de vagues, leur amplitude. La vague d'un tsunami peut atteindre une amplitude de six cent cinquante kilomètres. Une seule vague de six cent cinquante kilomètres de longueur. La masse d'eau déplacée est irrésistible. Mais le père maîtrise bien toutes ces données. La houle furieuse de l'océan et les côtes accidentées et profondes de l'Islande auront eu raison de la petite vague d'aujourd'hui. Seul un mascaret se sera engouffré par l'estuaire étroit de la lagune pour remonter jusqu'au glacier. Et maintenant, ils n'ont plus qu'à attendre. Sur cette eau soudain plus lisse qui freine l'inertie des petits icebergs dérivant dans l'autre sens. Vers les immenses falaises de glace du Breiðamerkurjökull. Immobiles. Silencieuses. Et soudain menaçantes. Quelle que soit la masse flottante des milliers de tonnes du glacier, ce mascaret va la soulever de trente centimètres et exercer sur la glace d'invisibles, mais terribles contraintes. Et déclencher de ces effondrements superbes qu'ils sont venus photographier. Mais le père doute soudain de sa bonne idée. Trop tard. À l'est, tout

un pan de glace vacille et s'effondre dans une terrible glissade verticale. Un bloc énorme, de la taille d'un immeuble. L'homme ne pense même plus à prendre les photos pour lesquelles il était venu. Il crie à l'enfant de s'asseoir au fond de la barque et de se cramponner, puis manœuvre l'embarcation pour faire front à la vague soulevée par la chute de l'iceberg. La pointe de la barque bondit vers le ciel et le gamin, croyant à un jeu, hurle de joie. Il ne peut pas comprendre la panique de son père. Le courant contraire de l'eau qui continue de remonter la lagune contrarie les vagues de l'onde de choc de l'iceberg. Elles se dressent et bouillonnent d'écume et il ne peut les affronter une à une que de face. Fuir devant elles, c'est prendre le risque de se faire submerger par l'arrière. Mais les affronter de face, c'est avancer un peu plus chaque fois vers la muraille de glace d'où se détachent déjà d'autres blocs. Il gère au mieux chaque effondrement, avec maintenant le danger de ces icebergs énormes, que la chute des autres bouscule dans tous les sens à la surface de l'eau. Une colonne entière glisse entre deux failles et se brise sur un iceberg, éparpillant des blocs de toute taille qui deviennent autant d'écueils. Le gosse jubile, et le père est terrifié. Toutes ses manœuvres désespérées l'ont conduit à trente mètres à peine du glacier. Le risque est maintenant d'être enseveli par la chute d'un autre pan. Il décide alors de jouer son va-tout et fait demi-tour pour filer au plus loin de ce chaos. Mais comme il vire, la muraille de glace se fend sur toute sa hauteur et il devine avec horreur que l'eau grouille de bulles sous la surface. La fissure se prolonge loin sous l'eau. Ce n'est pas un pan de trente mètres qui va se décrocher, mais peut-être de cent mètres ou plus, que la gravité et la force d'Archimède vont basculer dans la lagune en faisant

remonter de ses profondeurs des milliers de tonnes de glaces millénaires. Il a immobilisé la barque par réflexe, cherchant à anticiper la catastrophe qui s'annonce. Que le pan émergé s'effondre, ou que l'ensemble bascule depuis les profondeurs, la vague se dressera sur plusieurs mètres. Au moins trois. Cinq plus probablement. Dix peut-être. Lui revient soudain en mémoire ce pan de montagne qui s'effondre dans la baie Lituya, en Alaska, à la fin des années cinquante. Une vague de cinq cents mètres ! Là, même une vague de cinq mètres suffirait à les fracasser contre le glacier s'ils ne la fuient pas. Ou à les chavirer s'ils l'affrontent de face. Ou à les engloutir si elle déferle sur eux par l'arrière. Mais le bloc qui s'est avancé de plusieurs mètres du front de glace reste droit dans l'eau et le père s'en rassure. Si l'ensemble doit basculer depuis les profondeurs, il aura plus de temps pour fuir. Parce que désormais, la fuite est la seule solution.

Comme il s'apprête à manœuvrer, un autre bloc se désolidarise du front de glace et vient s'enfoncer comme un coin entre le glacier et le premier pan. Sous le choc et la pression, la moitié supérieure de la partie émergée du pan cède et bascule dans la lagune avec d'autant plus de violence que le pan tout entier, soudain allégé, remonte comme un ludion. Quand le bloc, gros comme une maison, tombe à l'eau et crée la terrible vague qui les chavire, l'homme, son enfant terrifié dans les bras, les voit. Tous les trois...



## II

... d'en faire son jouet.

Ils sont bleus. Le père et l'enfant. Les sauveteurs volontaires de l'ICE-SAR les ont déposés sur une bâche noire, à même les galets de la grève, et des hommes silencieux s'affairent autour de leurs corps gelés.

— On n'a pas encore retrouvé leur embarcation. Une barque sans doute, puisqu'elle a coulé, murmure le sauveteur.

Le jeune inspecteur Ari Eiriksson ne répond pas. Toute la lagune a été interdite aux touristes. Ils s'amassent sur le pont métallique qui enjambe la courte rivière par laquelle l'eau des glaciers se jette à la mer. Est-ce qu'ils savent que ce pont est condamné à s'effondrer bientôt, sous le double assaut de la mer et de la fonte qui rognent ses appuis et élargissent l'embouchure de la lagune ? Ces gens sont aussi fous que ce monde. Il se souvient avoir emmené son grand-père admirer la lagune, il y a une trentaine d'années. Le vieil homme était resté sidéré, sans voix, à secouer la tête en observant le paysage. Où est passé le glacier ? avait-il fini par demander. À cette époque, le front était déjà à plus de deux kilomètres de l'embouchure de la lagune. Là-bas, avait répondu l'inspecteur, en pointant son doigt vers le nord. Mais le vieil homme avait tourné la tête de l'autre côté, du côté du pont. De son

temps, cette lagune n'existait pas. Le glacier arrivait jusqu'à la mer. Et il n'y avait pas de pont. Ni de route, d'ailleurs. L'inspecteur avait cru à des divagations de vieillard. Aux exagérations d'une mémoire défaillante. Mais il avait vérifié : la lagune glaciaire de Jökulsárlón n'est apparue naturellement que pendant les années 1934 et 1935. Et le glacier recule depuis cette date. De cent mètres par an. Petit à petit, la mer s'engouffre dans la lagune et son eau salée accélère la fonte des glaces. Dans cinquante ans, cette lagune sera une petite baie et le pont ne sera ni assez long, ni assez solide pour la traverser. Il ne sait pas s'il faut en pleurer ou accepter ce que fait et veut la nature. On ne boxe pas contre le vent, avait coutume de dire son grand-père. Mais l'arrivée d'un hélicoptère qui se pose à dix mètres d'eux le sort de ses pensées.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— C'est moi qui les ai appelés pour vous, répond le secouriste de l'ICE-SAR.

— Pour moi, mais pour quoi faire ?

— Pour les autres, pour aller voir les trois autres...

— Il y a trois autres victimes ?

— On peut dire ça comme ça, oui...

Cinq minutes plus tard, ils survolent le front de glace. Le soleil filtre à travers les nuages et oint les icebergs de lumière. Les plus gros sont immobiles, leur ventre immergé bloqué par le fond. Les plus petits dérivent en silence. Transparents comme du cristal, bleus et translucides quand la fracture est récente, blanc mat quand ils ont eu le temps de s'oxyder, zébrés de noir quand ils ont emprisonné des couches de cendres. Mais celui qui fascine l'inspecteur, et vers lequel bourdonne l'hélico, a des reflets verts étonnants. Pourtant la surprise qui l'attend n'est pas la couleur de la glace. Quand l'hélico tourne

autour de l'iceberg, l'inspecteur découvre une vaste face plate, lisse, presque transparente, comme sabrée d'un seul coup de lame, et sous laquelle on distingue parfaitement trois corps incrustés dans la glace, comme des insectes de collectionneur figés dans un bloc de verre.

— Seigneur Dieu, murmure l'inspecteur, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Imaginez la frayeur quand nous sommes allés repêcher les corps. L'iceberg a tourné sur lui-même et cette horreur a surgi de l'eau.

L'inspecteur fait signe au pilote de descendre au plus près.

— Quelqu'un s'est approché de ces trois corps ?

— Le mouvement qui les a fait apparaître a failli chavirer nos embarcations de secours. J'ai donné l'ordre que personne ne s'en approche. De toute façon, congelés comme ils sont, vous ne risquez pas de perdre des indices.

L'inspecteur ne répond pas et mitraille l'iceberg de photos. Un des corps porte un jeans et un blouson de cuir. Un autre, un costume sous un épais manteau. Le dernier est habillé en montagnard.

— On va voir le reste ?

— Quoi, il y en a d'autres ? s'inquiète aussitôt l'inspecteur.

— Non, mais ça devrait vous intéresser quand même.

Le sauveteur guide le pilote jusqu'à l'endroit où le pan s'est séparé de la muraille.

— On ne peut pas s'approcher plus, mais regardez, là, dans la faille, à gauche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pour moi, c'est un bout de Havilland Beaver.

— Ça ne me dit pas ce que c'est, s'impatiente l'inspecteur.

— C'est un avion à tout faire, fabriqué au Canada.

L'inspecteur mitraille la paroi de photos, demande au pilote d'essayer de trouver un nouvel angle, puis abandonne et fait signe de rentrer.

L'hélico se pose sur la rive orientale de la lagune, près d'un café-boutique réquisitionné pour être le quartier général des secours et de la police. Ils courent, courbés sous les pales, et croisent deux hommes qui embarquent à leur tour.

— Quoi ? s'énerve l'inspecteur. C'est déjà un lieu d'excursion ?

— Non, monsieur. Ce sont des glaciologues. Il va bien falloir récupérer ces corps et cette carlingue pour l'enquête. Ils vont étudier le glacier et la nature de l'iceberg pour évaluer le danger et échafauder des hypothèses.

— L'eau qui gèle brûle les doigts !

— Pardon ?

— Non, rien, je me comprends. Et celui-là, là-bas, encore un carotteur de glace ?

L'inspecteur désigne un homme, à l'écart, immobile, au bord de la lagune. De dos, il ne quitte pas des yeux le glacier. Un géant. Un troll. Une silhouette minérale et granitique. Une part du paysage.

— Ah non, celui-là, c'est votre témoin.

— Comment ça, mon témoin ? Nous avons un témoin ?

Il donne quelques consignes au sauveteur concernant les corps en attendant l'arrivée des scientifiques et de la légiste, et rejoint l'homme qui ne se retourne pas. Un long silence s'installe, que l'inspecteur finit par briser.

— Le malheur a horreur du vide, dit le jeune inspecteur.

— Pardon ? s'étonne Kornelius sans se retourner.

— Ari Eiriksson, inspecteur. Mon grand-père citait souvent ce dicton-là : le malheur a horreur du vide.

— Kornelius Jakobsson, répond le troll. D'abord, ce n'est pas le malheur, mais la nature qui a horreur du vide, et ensuite ce n'est pas un dicton, mais un précepte scientifique.

— Oui, je connais cette formule d'Aristote, mais mon grand-père affirmait que le malheur, à l'instar de la nature, se glisse dans le moindre vide de nos vies.

Kornelius se retourne et regarde l'inspecteur qui n'ose plus rien dire.

— Tu crois vraiment que ce pauvre homme et son enfant avaient une faille dans leur vie qui leur a fait mériter ce malheur ?

— Je n'en sais rien, monsieur Jakobsson, je disais juste ça comme ça, parce que mon grand-père le disait tout le temps.

— Eh bien oublie les dictons du grand-père et fais ton métier convenablement. Interroge-moi.

— Vous n'avez qu'à me raconter.

— Non, fais ton boulot. Toi tu es policier, tu poses les questions, et moi je suis le témoin, j'y réponds. J'ai été flic, c'est comme ça que ça doit se passer.

— Allons donc, la pire des tempêtes ne décornera jamais les cornes d'un lion des mers !

— Pardon ?

— C'est un autre proverbe de mon grand-père.

— C'est idiot comme dicton. Les lions de mer n'ont jamais eu de corne.

— Oui, je sais, je pense que mon grand-père voulait plutôt parler des loups de mer.

— Et qu'est-ce que ça change, ça n'a toujours aucun sens.

— Cette fois, si. Quelle que soit la force des vents, les loups de mer sont des marins qui peuvent être cocus et porter des cornes, et ce n'est pas la tempête qui fera qu'ils ne le seront plus.

— ... ! ?

— En d'autres termes, un cocu reste un cocu !

— Et ?

— Et dans votre cas...

— Fais bien attention à ce que tu vas dire, mon garçon !

— ... dans votre cas, ça veut dire qu'un flic reste un flic. Toujours.

— Alors pourquoi tu ne le dis pas comme ça ?

— Parce que ce n'est pas comme ça que mon grand-père le disait, monsieur.

Kornelius malaxe son visage dans ses mains pour s'assurer que cet échange est bien réel. Il est venu à l'aube pour attendre cette vague, lui aussi. La filmer avec son drone. Remonter au ras de son remous le miroir immobile de la lagune. Filmer entre les blocs translucides jusqu'au front mat du glacier. C'est sa passion depuis sa dernière enquête. Redécouvrir son pays d'un autre œil. Ce matin, il a choisi la rive occidentale de la lagune. Il voulait voir l'aurore dorée poindre à travers les glaces bleutées. Il voulait les premières transparences ensoleillées de ces Baccarat naturels. Faire jaillir dans la lumière des inclusions inattendues.

Il n'a pas vu l'homme et son fils embarquer depuis l'autre rive. Le lent ballet des blocs à la dérive masquait la rive. Comme l'homme, il se doutait bien que ce petit mascaret allait provoquer des fissures et des fractures, et quand il était venu buter contre le front du glacier, Kornelius avait manœuvré le drone pour lui faire prendre de la hauteur. Il voulait filmer les effondrements de glace

depuis le ciel. Voir d'en haut la masse qui s'affaisse dans l'eau qui s'ourle d'une houle concentrique. Essayer de comprendre si les phoques s'en paniquent ou s'en amusent. Mais l'ampleur du fracas l'a surpris. La glace ne s'est pas effritée. D'énormes blocs se sont rompus. Se sont fracassés les uns contre les autres pour tourmenter la lagune comme une mer de tempête. Il a vu des vagues de plusieurs mètres se franger d'écumes déferlantes. Quand un bloc s'est séparé du glacier en restant debout dans l'eau comme une tour immergée, il a deviné sur l'image que la faille qui l'avait dissocié du glacier plongeait dans les profondeurs.

C'est à ce moment-là qu'il a aperçu la barque avec les deux points de couleur. De l'autre côté de la tour de glace. Bien trop près du front du glacier. Il n'avait aucun moyen de leur venir en aide, sauf à appeler aussitôt les volontaires de l'ICE-SAR. Puis un autre énorme bloc s'est détaché, fracassant le haut de la tour qui a basculé dans l'eau pendant que son socle surgissait des profondeurs comme un ludion culbuteur, et tout n'a plus été qu'un immense chaos dans lequel la barque a disparu.

— J'étais à la limite de portée de ma télécommande, et au bout de l'autonomie de ma batterie. La dernière chose que j'ai vue, c'est une masse grosse comme une maison tomber sur eux et, là où le bloc s'était détaché net du glacier, les trois corps pris dans la glace. J'ai filmé autant que j'ai pu. Un peu trop même, et j'ai presque épuisé ma batterie. Puis quelque chose s'est brisé sous l'eau et l'iceberg a basculé sur lui-même et les corps ont disparu. Longtemps après, alors que les sauveteurs s'en approchaient, l'iceberg a tourné sur lui-même à nouveau, ramenant les corps à la lumière.

— Oui, je les ai vus. Merci de votre témoignage. En revanche, il nous faudra toutes vos images. Le mieux serait que vous nous confiiez votre drone.

— Ça ne dépend que de vous, dit Kornelius.

— Comment ça ?

— Je n'étais pas certain de pouvoir le ramener jusqu'à la berge, alors je l'ai posé sur l'iceberg fixe le plus plat que j'ai trouvé. Mais l'agitation des eaux l'a décroché et maintenant il flotte vers l'embouchure. Avec mon drone.

D'un mouvement du menton, il montre un iceberg qui passe lentement au large de la berge.

— Ah, se rassure l'inspecteur, un plongeur s'en occupe à ce que je vois.

— Non, soupire Kornelius. Ça, c'est un phoque qui vient de trouver mon drone et d'en faire son jouet.